

Nouvelles pratiques sociales



Jean-Claude Chesnais. *Histoire de la violence (en Occident de 1800 à nos jours)*, Paris, Éditions Robert Laffont, Collection *Les hommes et l'histoire*, 1981, 436 p.

Henri Dorvil

Volume 1, Number 1, 1988

Les CLSC à la croisée des chemins

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301022ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301022ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorvil, H. (1988). Review of [Jean-Claude Chesnais. *Histoire de la violence (en Occident de 1800 à nos jours)*, Paris, Éditions Robert Laffont, Collection *Les hommes et l'histoire*, 1981, 436 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 1(1), 201–206. <https://doi.org/10.7202/301022ar>

Histoire de la violence (en Occident de 1800 à nos jours)

Jean-Claude Chesnais,
Paris, Éditions Robert Laffont,
Collection *Les hommes et l'histoire*,
1981, 436 p.

Les étudiants de certaines polyvalentes de Montréal cachent des couteaux dans leurs sacs d'école pour se défendre.

Qui ne se souvient de la bataille rangée entre les Canadiens de Montréal et les Nordiques de Québec un Vendredi saint 1986? et de celle du 14 mai 1987 opposant les Flyers de Philadelphie et les Canadiens de Montréal, juste avant le match...?

Selon le service de police de la Communauté urbaine de Montréal, en 1984 il y a eu 83 meurtres rapportés; en 1986, 66 et en 1987, 64. Si l'on se fie à ces chiffres, il y aurait une tendance à la baisse. Mais il faut être prudent, il ne s'agit que de crimes rapportés aux forces policières.

Le 11 juin 1987, le Conseil consultatif sur le statut de la femme évaluait à un million le nombre de femmes victimes de violence à la maison.

Violence à l'école, violence au hockey, violence dans les rues, violence à la maison, vol à main armée au dépanneur du coin. Violence même au feu d'artifice de la France, le 10 juin 1987. Tiens, j'allais oublier, violence aussi est faite aux personnes âgées. Même si les statistiques québécoises sont mal connues, on dénote environ un million de cas par années aux États-Unis. Selon l'étude Bélanger (1985) qui s'est penchée sur ce phénomène, 35,5 % des cas de violence observés proviennent des institutions. Le profil type de la personne âgée abusée ou violentée est de sexe féminin, septuagénaire et dépendante des autres pour les soins et sa protection personnelle. L'abuseur, soignant plus jeune, se vengerait-il à cause des traumatismes et frustrations vécus durant l'enfance?

À considérer les actes de violence dont fait état la presse (écrite et parlée), faits tapageurs sur lesquels se braquent les projecteurs de l'actualité, l'on serait tenté de croire que l'humanité se dirige au grand galop vers la barbarie la plus sordide. Cet état de violence est-il vraiment nouveau? Et si ce n'est pas le cas, à quoi est due sa plus grande visibilité?

Derrière leurs apparences bien paisibles, nos concitoyens seraient en réalité des gens agressifs. Le rythme endiablé de la vie moderne les aurait saisis et emportés dans un tourbillon destructeur. Véritable mal du siècle, la violence se serait depuis peu abattue sur les hommes et, tels les grands fléaux du passé, elle aurait contaminé tous les aspects de leur vie quotidienne. C'est du moins l'impression qui se dégage à la lecture de l'infinité de messages qui assaillent le grand public inquiet d'un Occident frileux et rabougri.

Le discours contemporain sur la violence est plus qu'alarmiste, affirme Jean-Claude Chesnais dans sa célèbre **Histoire de la violence**; il est catastrophiste. Tout d'abord, à force d'être galvaudée, la notion de violence s'est banalisée et en vient à désigner un peu n'importe quoi, tout heurt, toute tension, tout rapport de force, toute inégalité, toute hiérarchie.

Ensuite, pourtant ne fut-elle que symbolique, la violence n'est pas nouvelle. Le principe hiérarchique a toujours existé et il est, sans nul doute, moins rigide aujourd'hui qu'autrefois. Le culte de l'autorité s'est effrité; l'esprit démocratique s'est répandu; les relations entre enseignants et enseignés, entre parents et enfants, entre hommes et femmes sont moins inégalitaires et plus détendues. Pourtant, poursuit l'auteur, l'apprentissage de la discipline sociale commence dès la plus tendre enfance, et il est sans cesse plus poussé:

Jamais l'homme ne s'est conformé à autant de conventions, règles et règlements que de nos jours. S'il ignore le détail du Code civil ou du Code pénal, le citoyen moyen n'ignore pas les principales prescriptions du Code de la route, ni non plus les règles élémentaires du Code de la Santé ou de la Sécurité sociale. Il fait vacciner ses enfants, les emmène à l'école, il pratique la discipline du chéquier, paie ses impôts, roule droit sur l'autoroute... à la ville, il vit dans un univers foisonnant de symboles, qui sont autant de commandements; montre en main, il mesure son temps; à le voir, un martien le dirait programmé. Dès le plus jeune âge, il a dû se plier à l'apprentissage des règles de calcul et d'orthographe, se familiariser avec les

normes de conduite communes ; il passe de dix à quinze ans, en moyenne, suivant les pays, dans le moule scolaire [...]

On pourrait continuer *ad libitum* cette kyrielle de normes et de rites, mais tout ce fourmillement de règles nouvelles est ambivalent, car si, objectivement, il libère l'homme, subjectivement, il l'enchaîne en l'enserrant dans un carcan de plus en plus étroit. D'après Chesnais, l'homme paie sa plus grande sécurité objective par une plus grande insécurité subjective, un sentiment d'enfermement, de « violence », d'écrasement de sa liberté. Mais cette violence-là est symbolique, non matérielle. Insidieuse, elle ne choque pas les êtres qui en sont rarement conscients. Les gens sont beaucoup plus intéressés à la vraie violence, la violence barbare, à la voir, la regarder sur vidéo, la violence qui meurtrit les corps, fait gicler le sang et sème la mort, et nous arrivons à la thèse centrale du livre de Chesnais.

L'auteur s'acharne résolument sur la mythologie de la violence, sur sa fausse nouveauté, sa montée imaginaire. Notre violence existe, indéniable ; mais elle n'a, clame très fort Chesnais, rien de comparable à la violence antique, féodale ou même classique. L'auteur fait référence à ces sociétés villageoises anciennes qui pratiquent plus la violence sanglante que la violence symbolique : vengeance privée, loi du talion exercée dans sa plus froide brutalité. Loi quasi inexistante, mots durs, rivalités meurtrières. Il n'y a guère de substitut à la violence. On n'a qu'à revoir les films de l'entre-deux-guerres, les comptes rendus des débats parlementaires pour voir à quel point le langage lui-même s'est « civilisé ». Les conflits deviennent plus feutrés. Les peines corporelles sont aujourd'hui absentes des écoles. Qui ne se souvient des vieux principes de la pédagogie cléricale d'autrefois : dompter le démon qui suggère à l'enfant de « mauvaises habitudes », domestiquer le diable qui sommeille en lui. Au début du vingtième siècle, il existait une très grande brutalité dans les usines et on allait jusqu'à embaucher des hommes d'une force herculéenne auxquels on donnait le nom de « grosses culottes ». Passons sous silence les bagarres sanglantes entre groupes de rites différents. La famille a perdu son caractère « totalité » d'autrefois, les mariages forcés ou conventionnels ont disparu. Le droit de correction du **pater familias** est remis en question ; l'enfant peut porter plainte à la Protection de la jeunesse contre ses géniteurs. Qui donc doit aujourd'hui, pour échapper au pillage et aux massacres, se réfugier régulièrement dans sa cave ou son grenier, comme les villageois au Moyen Âge se barricadaient derrière des remparts ou fuyaient dans les montagnes ? Qui doit encore se battre pour défendre sa propriété ?

Ces temps sont révolus : il existe bel et bien un cadastre et des actes notariés. Et l'on voudrait nous faire croire, malgré tout, que notre époque est en passe de succomber à la barbarie ? Que l'on se souvienne des rites sanglants des civilisations les plus connues ! Depuis l'aube des temps, des sacrifices humains ont été accomplis pour des raisons économiques, magiques, religieuses. Les dieux ont soif, disait-on ; pour apaiser leur colère, pour expier nos fautes, on leur immolait périodiquement l'un des siens ; pour assurer la fertilité du sol, on l'imbibe de sang. Lisez l'histoire, les textes sacrés de plusieurs religions :

Les monuments les plus impressionnants de l'histoire, écrit Bouthoul, les temples de marbre dominant la mer au sommet des promontoires, le Parthénon et son Athénée chryséléphantine, le temple de Salomon aux débris de cèdre et d'or, n'étaient pas en réalité, autre chose que des abattoirs. Plus redouté était le dieu, plus célèbre son sanctuaire, et plus le sang y coulait en abondance. D'entre tous les sacrifices sanglants, le plus impressionnant est évidemment celui d'individus de leur espèce.

La violence n'est pas nouvelle, quoiqu'en dise, thèse irréfutable que notre auteur a vérifiée en fouillant l'histoire de l'État et des institutions sociales (justice, police, école), la statistique criminelle et la statistique médicale des causes de mort. Ce n'est qu'au prix de ce travail ardu que l'auteur a pu porter un regard neuf sur le présent noyé dans ses mythes et préjugés. Selon l'auteur, nous considérons comme asociales des conduites autrefois ordinaires. Pourtant la peur est là, irrationnelle, entretenue par le sensationnalisme des médias. Le vieux discours lancinant sur la décadence des mœurs et son corollaire la progression de la violence n'est pas près de s'éteindre. Il est de toutes les époques, c'est la marque sans doute d'un conservatisme latent et il réfère aussi à l'essence même du crime crapuleux qui traumatise les esprits nous empêchant de jeter un regard froid sur la violence. Partant de la criminologie anglo-saxonne et de la statistique sanitaire de l'Organisation mondiale de la santé, l'auteur établit que la caractéristique principale de la violence est la gravité du risque qu'elle fait courir pour la victime. C'est la vie, la santé, l'intégrité corporelle ou la liberté individuelle qui est en jeu ; la violence implique parfois la mort, plus souvent des blessures et ce sont ces conséquences qui permettent à la police, à la justice de l'identifier d'une manière incontestable.

Les types de violence sont les suivants :

I - LA VIOLENCE PRIVÉE

1. La violence criminelle

- a) mortelle : meurtres, assassinats, empoisonnements (y compris parricides et infanticides), exécutions capitales, etc. ;
- b) corporelle : coups et blessures volontaires ;
- c) sexuelle : viols.

2. La violence

- a) suicidaire (suicides et tentatives) ;
- b) accidentelle (dont les accidents d'automobile).

II - LA VIOLENCE COLLECTIVE

1. La violence des citoyens contre le pouvoir

- a) le terrorisme ;
- b) la violence industrielle.

2. La violence paroxystique : la guerre

Tout au long des quatre cent trente-six pages que contient le bouquin, l'argumentation se déroule avec une clarté, une rigueur intellectuelle de tous les instants. C'est tout à l'honneur de ce démographe-économiste, auteur d'une thèse de doctorat sur **les morts violentes** (1976), lauréat de la Société française de criminologie (1977), récipiendaire du prix du statisticien de la langue française (1979).

Le lecteur appréciera entre autres, la justesse du point de vue dans l'un des quatre chapitres sur le suicide :

Pays biculturel, le Canada est à peu près à la même période, dans une époque de déséquilibre moral : les conflits entre les deux cultures, anglophone et francophone, ont commencé à s'exacerber, et le taux de suicide lui-même à s'aggraver considérablement : entre 1962 et 1974, la hausse est de quatre-vingts pour cent. En dépit de la forte poussée du suicide dans la population noire américaine, le taux global canadien devance désormais le taux américain. La société canadienne est en proie à une sérieuse crise morale, caractéristique de la transition soudaine du monde traditionnel au monde moderne. Le

phénomène vaut surtout pour le Québec, aujourd'hui noyé dans le bain culturel anglo-saxon, et qui s'américanise très rapidement dans tous les aspects de son mode de vie : irruption de la consommation, montée de l'individualisme, recul de la culture générale au profit de la culture technicienne. Le système de valeurs ancien a brutalement craqué ; il y a eu perte d'influence de l'Église catholique et destruction de réseaux de solidarité (famille, communauté de voisinage, village) au profit d'une entité anonyme : l'État. La transition a été brusque et, comme toute rupture d'équilibre, elle a poussé à la multiplication des morts volontaires. Il est symptomatique que ce soit précisément à la même période que s'effondrent les indices de fécondité, et que, par ailleurs, la montée du suicide concerne, au premier chef, les adolescents et les jeunes adultes.

Si la lectrice ou le lecteur veut sortir des sentiers battus à propos du phénomène de la violence, ou évaluer cette réalité de tous les jours à sa juste mesure, c'est un livre à lire absolument.

Henri Dorvil, professeur
Département de travail social
Université du Québec à Montréal